

CHAPITRE 13

Le contenu historique des évangiles

La seconde preuve avancée à l'appui de l'inexistence du Jésus de l'Église dans le prologue de cet essai est le fait qu'il ne présente pas les caractéristiques d'un personnage historique, mais bien celles d'un héros de roman. C'est d'ailleurs le cas de la plupart des protagonistes.

Alphonse Allais disait : « on a beau dire, mais plus ça ira et moins on rencontrera de gens ayant connu Napoléon ». Si cet aphorisme est pleinement justifié quand il s'applique à un personnage historique, c'est plutôt l'inverse qui se produit quand on est en présence d'un personnage légendaire. Et de fait, au fur et à mesure que les siècles passaient, on en savait davantage sur Jésus, sur ses apôtres et sur sa mère. Et le processus n'est pas terminé puisque, comme on l'a vu précédemment, le dogme concernant Marie continue de se préciser au fil des conciles modernes.

La raison ne tient pas à des découvertes historiques ou archéologiques qui nous renseigneraient davantage sur l'histoire chrétienne. Elle tient tout simplement au fait que les évangiles se présentent comme des romans apologetiques et n'ont aucune caractéristique de ce que pourrait constituer une œuvre à prétention historique. C'est d'ailleurs parfaitement normal, car ce n'est pas leur objet, et l'évangile de Jean l'admet, avec une certaine sincérité :

Jésus a accompli encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres signes qui ne sont pas décrits dans ce livre. Mais ceux-ci ont été décrits afin que vous croyiez que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu, et qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom.

Jn, 20,30-31

La profusion des évangiles à notre disposition montre que nous nous trouvons en présence d'un genre littéraire. Il en est de même des apocalypses. Il existe des dizaines d'œuvres de ce type, chrétiennes ou juives, peu importe pour l'historien qu'elles aient été écartées par la suite par l'Église, que ce soit pour des raisons dogmatiques ou pour simple excès de merveilleux. Mais à les considérer de près, les évangiles canoniques présentent eux aussi une grande abondance de merveilles et bien peu d'éléments qui puissent être situés dans l'histoire. D'une manière générale, les textes qui constituent le Nouveau Testament nous informent sur les conceptions théologiques de leurs auteurs et ne s'intéressent que très peu à l'enseignement de Jésus et encore moins à sa personne. Selon Lionel Rocheman¹, « *les écrits néotestamentaires reflètent exclusivement... la doctrine qu'ils exposent* ». Avant de scruter leur contenu, intéressons-nous au contexte dans lequel ils ont été écrits.

Un événement fondamental, mais ignoré

La guerre conduite par les Romains entre les années 66 et 70 nous est contée en détail par Flavius Josèphe qui a été un des acteurs. Elle se termine par le siège de Jérusalem, la prise et la destruction de la ville ainsi que de centaines de villages aux alentours. Cette guerre a été particulièrement cruelle et a causé d'innombrables morts, tant par les combats que par la famine. Elle s'est accompagnée de déportations en masse et de crucifixions par milliers, jusqu'à parfois manquer de bois selon l'auteur. À la suite de ces événements, la région est devenue totalement romaine, ce qui sur un simple plan politique a constitué un séisme. Il en a été de même sur le plan religieux. Non seulement le temple a été détruit physiquement, mais le judaïsme s'est retrouvé face à un gouffre, car une nouvelle fois, les Juifs se sont retrouvés anéantis. Après la destruction du temple, il n'est plus question des sadducéens ni des esséniens. Comment alors, sur un plan religieux, a-t-on pu comprendre et expliquer ce désastre ? Que restait-il en l'an 70 de la promesse faite à David et à sa descendance ?

Si les évangiles canoniques ont la moindre prétention historique, il est alors incompréhensible et injustifiable que l'événement fondamental que constitue la guerre qui se conclut par la prise de Jérusalem et la destruction du temple ait été passé sous silence, alors qu'il précède de peu l'époque de leur rédaction. Cette absence est choquante en raison de la gravité des faits et parce qu'ils justifient à quarante ans de distance les discours tenus successivement par Jean Baptiste et

¹ Lionel Rocheman — Jésus — énigmes et polémiques — Éd Grancher 2000

par Jésus, ainsi que la prédication plus récente des disciples et celle de Paul. Pourtant, aucun texte du Nouveau Testament n'y fait référence si ce n'est, disent les chrétiens, au travers de vagues allusions faites par Jésus. Mais les prédictions effectuées a posteriori, c'est plutôt facile et pas très probant. Si les évangiles recèlent un tant soit peu d'historicité, il est inexplicable que leurs auteurs n'aient pas fait de la destruction toute récente du temple de Jérusalem la pierre angulaire de leur discours. Non pas seulement les anecdotes poétiques évoquées par tel ou tel évangéliste (Jean disant que le temple sera reconstruit en trois jours), mais bien le discours général de Jésus et de son maître Jean, depuis sa conversion. Car les évangiles synoptiques nous présentent un Jésus devenu disciple de Jean Baptiste, converti à un judaïsme apocalyptique qui croit en une fin des temps imminente et à un avènement tout proche du royaume de Dieu. Parmi les rares éléments qui soient avérés concernant la vie de Jésus, du moins la vie historique des personnages dont la compilation a servi à la construction de Jésus, on peut affirmer qu'il avait adhéré au discours apocalyptique de Jean Baptiste dont il était devenu un disciple récent. Cette absence anormale a alors conduit plusieurs chercheurs chrétiens à envisager, avec une certaine logique, que les évangiles avaient plutôt été écrits avant 70, ne serait-ce que dans leur version primitive.

Le même discours avec la même tonalité apocalyptique a été repris sans hésitation et même avec une certaine insistance par Paul dans ses épîtres. Une des rares choses qui soient historiquement certaines, c'est que les premiers « chrétiens » faisaient partie de ces groupes qui croyaient en une fin des temps prochaine. L'événement dramatique de la destruction de Jérusalem et de son temple était donc de nature à apporter la preuve éclatante de la justesse de leur message. L'absence de mention de ces événements dans les évangiles constitue bien une anomalie majeure. Pour les mêmes raisons, nous avons quelques raisons de douter de l'historicité de la prédication de Paul, ou du moins de la chronologie que nous en donne l'Église. En effet, avant la destruction du temple de Jérusalem, le discours que tient Paul à ses différents interlocuteurs est parfaitement inaudible. Quel que soit le talent de l'orateur et le probable charisme du personnage, l'affirmation que dans la perspective de la fin des temps toute proche, le salut est dans la foi en la résurrection² de ce Christ dont il ne sait rien et ne dit rien, sinon qu'il est venu sauver le monde, ne peut être prise au sérieux par l'auditoire, qu'il soit juif ou païen. Ceux qui à cette époque

² On rappellera que Paul n'avait en rien été impressionné par la résurrection de Jésus puisqu'il a violemment combattu les premiers disciples jusqu'à l'épisode évidemment miraculeux du chemin de Damas, dans lequel Jésus se présente à lui comme un *nazōraïos*.

attendent la fin des temps se reconnaissent logiquement dans le discours et le baptême de Jean. C'est bien d'ailleurs ce qu'on lui répond à Éphèse alors qu'il rencontre quelques disciples³ :

Ac 19,2 : ... et leur dit : avez-vous reçu l'Esprit saint quand vous avez embrassé la foi ? Ils lui répondirent : mais nous n'avons même pas entendu dire qu'il y a un Esprit saint

Ac 19,3 : ... et lui : quel baptême avez-vous donc reçu ? Le baptême de Jean, répondirent-ils.

À Athènes où l'on se montre intéressé par son discours philosophique, chacun se détourne dès qu'il est question de résurrection. En revanche, une fois passés les tragiques événements de 70, le discours paulinien prend tout son sens. Hélas, Paul n'est plus là. Il est probable que si Paul⁴ a historiquement existé, prêché et écrit, c'est sans doute plus tardivement que ce que nous affirme l'Église.

Sources historiques des récits évangéliques

En matière historique, il est naturel de se poser la question des auteurs et de leurs sources. Or, à ce propos, les affirmations de l'Église ne sont pas solides, mais elle persiste contre toute évidence en faisant par exemple du prologue de Luc une simple annonce littéraire. Mais les épîtres de Paul et de Jacques, réputées plus anciennes que les évangiles, nous montrent que les premiers chrétiens pauliniens ne savaient à peu près rien de Jésus en dehors du miracle pascal. Le nom de Pilate ne figure même pas⁵ dans les écrits de Paul. Or, c'est bien la référence à Pilate qui constitue le repère chronologique principal des aventures de Jésus, au point que ce nom figure dans le credo.

Qu'en est-il en dehors de l'épisode de la Passion ? La plupart des événements qui constituent les aventures de Jésus sont intemporels : les

³ Si cette scène a la moindre prétention historique, elle nous apprend alors que Jean Baptiste était connu à Éphèse très loin du Jourdain, et que Paul peut rencontrer des disciples ignorant l'existence du Saint-Esprit. C'est à se demander à quoi pouvaient croire les chrétiens d'alors, surtout s'ils en savent aussi peu à propos de Jésus que ce Paul qui vient les enseigner.

⁴ On aurait bien quelques raisons de douter aussi de l'existence historique de Paul et de renvoyer son message à une école. Mais il faudrait bien un auteur à cette école et justifier la rédaction des épîtres et les récits des Actes. Marcion aurait pu nous renseigner davantage. Il reste que Paul ne présente pas des caractères non humains incompatibles avec une existence historique.

⁵ Si ce n'est dans 1Ti 6,13 où le nom tombe en fin de phrase comme un cheveu sur la soupe.

guérisons, les exorcismes, les miracles nous sont présentés les uns après les autres et dans un ordre qui peut varier d'un évangile à l'autre. De nombreux auteurs chrétiens ont comparé cet enfillement de péripécies à celui de perles sur un chapelet et nous affirmé que cela n'a pas beaucoup d'importance qu'un discours ait été tenu ici ou ailleurs, qu'une guérison ou une rencontre se soit produite avant une autre. Cela n'affecte en rien le récit global. Il est probable qu'en ce qui concerne la rédaction et la première compilation synoptique, de gros efforts d'harmonisation ont dû porter sur l'ordre des péripécies.

Mais qu'en est-il des éléments les plus importants, ceux qui structurent le récit lui-même ? L'évangile de Jean nous pose deux problèmes historiques majeurs : il situe la scène concernant les marchands du temple et le repas eucharistique au début du ministère de Jésus, alors que les synoptiques les placent en dernier, juste avant l'arrestation. Le discours des synoptiques a l'avantage de la logique historique : Jésus aurait fait une entrée spectaculaire dans Jérusalem, acclamé par des partisans⁶, puis provoqué du grabuge au temple le jour de la Préparation. C'est donc après ce dernier repas pascal où il institue l'un des deux éléments fondamentaux du christianisme qu'il est arrêté. La chronologie de Jean n'a plus aucun sens de ce point de vue, mais c'est normal puisque Jean a une autre intention théologique. Autrement dit, même ces deux événements⁷ essentiels n'ont pas de support historique du point de vue même des évangiles qui les relatent. Alors, que dire de la solidité des autres ?

Les passages sans vocation historique

Les évangiles comportent un certain nombre d'éléments dont le caractère proprement littéraire n'a pas de prétention historique. Ainsi, le prologue de l'évangile de Jean (*au commencement était le Verbe*), ne nous est pas présenté, espérons-le, comme l'affirmation que Jésus était physiquement présent avec son Père au moment du Big Bang qu'il aurait provoqué. Celui de Luc, concerne essentiellement l'auteur et ses intentions, et il pose davantage de problèmes qu'il n'en résout quant aux questions d'historicité. Quant à celui de Marc, l'analyse du vocabulaire employé et son absence dans les témoins les plus anciens démontrent qu'il s'agit d'un ajout réalisé en plusieurs étapes.

⁶ Une entrée dans Jérusalem théâtrale et bien préparée, avec un décorum messianique intentionnel vu les palmes agitées par la foule.

⁷ Les spécialistes négligent le plus souvent d'évoquer ces difficultés.

Les attestations uniques

Dans sa méthode globalisante consistant à retenir dans un évangile virtuel la totalité du contenu des quatre textes, l'Église a poussé la logique jusqu'à dédoubler certaines scènes et à nier les contradictions. Ainsi, comme on l'a vu, la Sainte Famille est à la fois retournée chez elle à Nazareth tout en fuyant en Égypte. L'Église ne fait aucune différence entre des événements qui sont attestés par les quatre évangiles et ceux qui ne sont évoqués que par un seul. Il lui arrive même d'adopter des éléments qui n'y figurent pas du tout, tels que le chemin de croix et le purgatoire, et parfois même qui disent l'inverse, comme l'affirmation de la virginité perpétuelle de Marie. Elle s'y tient toujours au nom de la « Tradition ». Cela n'empêche pas les meilleurs spécialistes de citer la multiplicité des sources comme critère de solidité des attestations. Mais comment peut-on sérieusement soutenir l'historicité⁸ d'événements qui ne sont attestés que par un seul texte ? Bien évidemment, on ne s'intéressera pas aux simples anecdotes, mais aux récits parmi les plus fameux qui ne figurent que dans un seul évangile. Cela plaide-t-il en faveur de leur historicité ?

– Les noces de Cana. Qu'il s'agisse de l'attestation unique par Jean de cet épisode dans lequel Jésus parle délicatement à sa mère (*que me veux-tu, femme ?*) ou qu'il soit question de l'eau changée en excellent vin, cet épisode n'a pas de prétention historique. C'est d'ailleurs dommage s'agissant du deuxième point cité.

– La femme adultère. Cette fable émouvante parmi les plus connues ne figure que dans l'évangile de Jean. L'analyse détaillée du vocabulaire a permis de démontrer qu'elle faisait partie à l'origine de celui de Luc⁹, qu'une main bienveillante aurait retirée, ce qui fait qu'elle est absente de très nombreux témoins. Replacée finalement dans Jean, parfois à des endroits différents, elle présente plus d'intérêt pour son caractère moral que pour son historicité. Elle nous apprend que Jésus savait écrire. Il aurait dû en profiter pour nous laisser quelques saints documents écrits de sa main.

– La comparution de Jésus devant Hérode. L'épisode n'est relaté que dans les évangiles de Luc et de Pierre. Dans les trois autres, Jésus est face à Pilate,

⁸ Joseph Fitzmyer soutient que les récits primitifs n'ont pas été composés simplement en vue de rappeler les faits relatifs à Jésus. Ils sont colorés par la réflexion, la foi, les échos des controverses récentes. cf. *Vingt questions sur Jésus-Christ*, op. cit.

⁹ Les minuscules de la famille 13 présentent cet épisode dans l'évangile de Luc après Lc 21,38. Quel en était le prototype ?

depuis le premier questionnement brutal : *es-tu le roi des juifs ?* jusqu'à la condamnation. Luc intercale un aller-retour chez Hérode Antipas, au risque de perturber la chronologie. Quant à Jean, il situe l'ensemble de la scène entre l'entrée du prétoire où les juifs restent afin de ne pas se souiller avant le repas de Pâque, et l'intérieur du bâtiment où ont lieu les différents dialogues entre Jésus et Pilate, au contenu philosophique et théologique particulièrement dense. Les synoptiques racontent un tout autre récit puisqu'ils n'ont pas à se soucier du repas de Pâque qui selon eux, a déjà eu lieu la veille.

Les péricopes sans témoin

Certains épisodes présentés par les évangiles n'ont tout simplement pas de témoin. Non seulement les rédacteurs des évangiles n'y ont pas assisté, mais personne d'autre n'y était.

Qui peut avoir relaté les propos que Jésus et Pilate ont tenus en tête à tête, notamment chez Jean ? Ils sont si précis qu'à leur lecture, on devine l'expression des visages. L'épisode doit tout aux intentions théologiques de l'auteur et rien à la relation d'une rencontre historique.

Qui a pu raconter en détail l'agonie de Gethsemani, au jardin des Oliviers, alors que Jésus doute à voix haute et que les apôtres s'étaient endormis ? Cette scène n'a aucun témoin.

La palme revient à l'épisode de la transfiguration qui nous est rapportée par Mt 17,1-9 ; Mc 9,2-10 et Lc 9,28-36, car aucun des rédacteurs n'y a assisté. Le seul évangéliste présent était Jean qui malheureusement oublie de le raconter. Tout cela est-il bien sérieux ?

Il faut rappeler que deux récits évangéliques, Marc et Luc, sont de seconde main, puisque leurs auteurs sont des proches et non des disciples. Matthieu est l'un des apôtres les plus mal connus et depuis bien longtemps, plus aucun chercheur sérieux ne prétend que Jean de Zébédée a écrit l'évangile que la Tradition lui attribue. Selon Papias d'Hiérapolis, Marc aurait recueilli les souvenirs de Pierre alors qu'il était à Rome. D'aucuns veulent que cet évangile y ait été écrit, sans doute directement en grec, à l'intention des juifs romains. D'autres estiment qu'une rédaction à Antioche est plus probable. Pour compliquer plutôt que pour trancher, Marc aurait également rédigé à Alexandrie une version plus longue à l'intention d'un public initié. Certains estiment que le vrai auteur est Pierre et que Marc n'est que le rédacteur et traducteur. Mais ces renseignements de Marc proviennent-ils bien de Pierre ? Dans un dialogue

connu et émouvant, Jésus s'adresse à Pierre et lui demande à trois reprises : « Pierre, m'aimes-tu ? ». Cela fait sans doute écho au fait que Pierre l'a précisément renié à trois reprises. On aurait pu s'attendre à ce que ce dialogue soit relaté par Marc, l'interprète de Pierre, ou par Matthieu, à l'appui de la phrase fameuse : *tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église* (Mt 16,18). Mais non : ce dialogue nous est révélé par Jean et cet épisode très poétique est ignoré des synoptiques.

On pourrait lister de tels exemples sur des dizaines de pages : qui a pu témoigner de l'annonce faite à Joseph de la grossesse de sa femme, renseignement qui est arrivé aux oreilles de Matthieu seulement, qui a pu témoigner de la même annonce faite à Marie, renseignement qui n'est arrivé qu'aux oreilles de Luc qui n'a pas connu Marie ? Pourquoi Jean qui est censé être un témoin direct ne dit-il rien du processus intéressant au terme duquel le Verbe s'est fait chair ? Au-delà même de Jésus, les études d'occurrences portant sur les termes de *disciples* (vocabulaire synoptique) et *d'apôtres* (vocabulaire paulinien) montrent que les évangiles ne disent quasiment rien à leur propos. C'est ennuyeux, historiquement parlant, pour une Église qui se veut apostolique. Surtout quand on ne sait rien d'autre de certains d'entre eux que leur nom figurant au milieu d'une liste.

La relation de faits impossibles

Comment considérer comme historiques un certain nombre de faits qui relèvent d'impossibilités physiques, voire de la plus haute fantaisie, tels que la double annonciation par l'ange Gabriel, la transfiguration, l'Ascension, la naissance miraculeuse, les cieux qui s'ouvrent au moment du baptême, la marche sur l'eau, les diverses résurrections, la transformation d'éléments, la tentation au désert, la tempête soudainement apaisée, la pêche miraculeuse, Satan qui entre en Judas, les corps des saints qui sortent des tombeaux, etc. ? Tous ces éléments convergent vers les mêmes conclusions : les évangiles sont des textes figuratifs et illustratifs au contenu essentiellement symbolique. Ils n'ont aucune prétention à l'historicité et les écrits canoniques ne sont en rien plus sérieux que ceux qualifiés d'apocryphes. Les évangiles sont simplement un genre littéraire de roman apologétique dont Jésus est le héros.

Il est donc tout à fait naturel, à l'instar des personnages légendaires, que les éléments de la vie de Jésus se précisent au fur et à mesure que le temps passe.

Le premier évangile écrit, celui de Marc¹⁰ est le plus court, notamment dans sa version primitive. Mais ce n'est pas grave : les rédacteurs vont chercher d'autres sources et les ajouter. Et des réviseurs vont compléter. Ainsi, plus on avance dans le temps et plus on en sait à propos de Jésus, de son enfance, de ses parents ou de ceux de Marie. Les évangiles ne savent à peu près rien à propos des disciples/apôtres ? Qu'importe : on va pallier ces absences par des livres entiers sur chacun d'entre eux : évangile de Philippe, actes de..., prédication de... soit trois tomes entiers de la collection de la Pléiade consacrés aux écrits apocryphes ou gnostiques. Lesquels s'ajoutent aux écrits intertestamentaires, c'est-à-dire aux apocryphes juifs. Autrement dit, ce qui est historiquement certain, c'est que le genre fut fécond et bien établi et que l'époque bouillonnait d'idées et d'envie de récits.

Le mouvement baptiste

Les éléments à vocation historique¹¹ des quatre évangiles peuvent tenir sur une feuille de papier et ils concernent plutôt Jean Baptiste que son disciple Jésus. Il est même frappant d'observer que les quatre évangiles débutent en nous parlant de ce personnage, alors qu'il disparaît rapidement, comme si son seul rôle consistait à introduire et légitimer Jésus en se présentant comme son précurseur. Or, l'historicité de ce Jokânan est bien attestée par l'histoire et hautement probable, de même que celle de ses disciples et de son discours.

Les écrits évangéliques révèlent indirectement les difficultés des premiers chrétiens de s'extraire de la gangue baptiste dans laquelle le mouvement est né. Dans l'évangile de Marc, le plus ancien, Jésus n'est pas Dieu de toute éternité comme dans celui de Jean. Sa naissance n'est pas décrite et échappe donc aux prophéties et miracles relatés par Matthieu et Luc. Son action débute une fois qu'il a été véritablement adopté par Dieu, ce qui est produit par le baptême d'eau qui lui est conféré par Jean. C'est le Baptiste qui donne en quelque sorte le coup d'envoi de la vie publique de Jésus et les trente années qui précèdent ce baptême

¹⁰ Selon Pierre Nautin, la quasi-absence de miracles dans les textes relevant de la source Q est probablement un signe d'antériorité par rapport à Marc. L'idée selon laquelle la quantité et le caractère spectaculaire des miracles seraient un marqueur chronologique est séduisante.

¹¹ À ce titre, le remarquable ouvrage de Marie-Christine Cerruti-Cendrier, déjà largement cité, *Les évangiles sont des reportages*, mérite une mention particulière. L'auteur s'efforce de morigéner tous ceux qui, au sein même de l'Église, auraient tendance à négliger la discipline et leur devoir d'obéissance : Oui, l'archange Gabriel a véritablement dialogué avec Marie ! À lire de toute urgence, surtout si vous croyez encore un peu à l'existence historique de Jésus.

demeurent dans l'obscurité la plus totale. L'épisode est repris et légèrement nuancé par Matthieu. Luc transforme singulièrement sa logique puisque Jésus reçoit le baptême, conféré par on ne sait qui, car Jean a déjà été arrêté. La voix tient un discours différent : à la place « en toi je me suis complu », il est dit « moi aujourd'hui, je t'ai engendré », afin de rappeler un psaume. Enfin, dans l'évangile de Jean, Jésus et Jean Baptiste ne semblent ne pas se rencontrer ni se parler, et il n'est dit à aucun moment que Jésus est baptisé : peut-être était-il gênant qu'un homme baptise un Dieu ? Et dans la progression du récit, Jean Baptiste se fait de plus en plus discret et Jésus de plus en plus Dieu.

Alors que la compréhension du discours se fait plus occidentale, la mention de « fils de Dieu » est ajoutée à la fin du verset Mc 1,1. Cette expression qui est attestée dans l'Ancien Testament comporte un élément adoptianiste et devient un fait matériel et historique confirmé par le miracle biologique de l'absence de père humain dans Matthieu et dans Luc. Pour Marc, repris par Matthieu, les cieux se déchirent alors que Jésus remonte de l'eau et Dieu se *complait* en lui ; pour Luc, Jésus est déjà baptisé, puis, alors qu'il est en prière, l'Esprit descend et une voix dit « *je t'ai engendré* ». Et pour Jean, Jésus est Dieu de toute éternité et vous aurez beau relire attentivement, vous ne verrez pas qu'il a été baptisé. À l'arrivée, ce qui s'avère historique, c'est la réalité d'un mouvement baptiste puissant à cette époque qui a irrigué les débuts du christianisme et s'est retrouvé brusquement en manque de leader après la disparition de Jean. Jésus a rejoint ce mouvement et c'est en son sein que Jésus a recruté : selon Jean, deux disciples du baptiste suivent tout de suite Jésus, notamment André, le frère de Pierre. L'évangile ne dit pas qui est l'autre, mais à cette occasion, Jésus recrute aussi Pierre et Philippe, tous les trois de Bethsaïde, puis vient Nathanaël. Pour le recrutement des disciples, les synoptiques présentent un scénario très différent : Pierre et son frère André, de même que Jean et son frère Jacques sont des pêcheurs rencontrés bien après le baptême, au bord du lac de Tibériade. Puis Jésus recrute Matthieu. Peu de temps après, en Mc 3,16, le groupe des douze est constitué. Et l'activité de Jésus débute avec la disparition du baptiste qui semble donner lieu à un retour précipité vers la Galilée.

La source Q révèle un épisode intéressant : alors que le Baptiste est retenu prisonnier, il envoie des disciples vers Jésus pour s'assurer de son identité¹². Plusieurs épisodes suggèrent que Q était à l'origine un texte baptiste repris par des chrétiens venus de ce milieu, et que la source des paroles « de Jésus » ne

¹² C'est à se demander si la démarche de Jésus auprès du Baptiste n'aurait pas été en partie dictée par l'intention de se faire reconnaître en qualité de messie par un prophète reconnu.

concernerait pas forcément ce dernier. Cela pourrait expliquer pourquoi cette source n'a pas été reprise ni dans la tradition marcionne ni dans l'évangile de Jean. Marc évoque sobrement et tardivement (Mc 6,16) la décapitation de Jean Baptiste, puis Matthieu développe et le résultat est réinjecté dans Marc. Fait remarquable, la prière du *Notre Père* provient précisément d'un de ces récits et pourrait même être même d'origine essénienne, de même que le baptême et une forme primitive de l'eucharistie. Autrement dit, une bonne partie du christianisme pourrait être une survivance du mouvement baptiste, lui-même issu de l'essénisme. Cela pourrait expliquer pourquoi le mot *essénien* est étrangement absent du Nouveau Testament.

Le phénomène galiléen

Un autre élément semble faire écho à des événements historiques réels : l'origine galiléenne du mouvement chrétien, via Jésus, sa famille et une partie de son entourage. Au travers des récits, on devine l'existence d'un groupe de nazôréens, ainsi que le rôle politique joué par des résistants ou agitateurs galiléens. Le dernier évangile présente le fait comme une difficulté puisqu'il fait dire aux premiers disciples de Jésus, très tôt, en Jn 1,45 : « *Philippe rencontre Nathanaël et lui dit : "celui dont Moïse a écrit dans la Loi et les prophètes, nous l'avons trouvé : Jésus fils de Joseph¹³, de Nazareth* ». Or le mouvement baptiste exerce son activité autour du Jourdain, et alors sortaient vers lui Jérusalem et toute la Judée (Mt 3,5) et sortaient vers lui tout le pays de Judée et tous les Hiérosolymitains (Mc 1,5), et il vint dans toute la région à l'entour du Jourdain (Lc 3,3). Alors arrive Jésus (venant) de Galilée (Mt 3,17), et il arriva en ces jours-là que Jésus vint de Nazareth¹⁴ de Galilée (Mc 1,9). Il est clair que des Galiléens se joignent au mouvement baptiste qui semble judéen à l'origine. Jean Baptiste exerce au Jourdain, proche à la fois des esséniens de la mer Morte et de Jérusalem. Marc et Matthieu précisent tout de suite qu'on venait à Jean de Jérusalem et de toute la Judée, signe de la forte audience du Baptiste. Au début, les Galiléens de l'entourage de Jésus sont des étrangers, mais ils vont reprendre le flambeau une fois le Baptiste disparu. C'est après la disparition de Jésus que

¹³ Cette section est malheureusement lacunaire dans le codex de Bèze. Mais le papyrus Bodmer II p66 confirme *Jésus fils de Joseph* de Nazareth, seule occurrence du vrai nom de Jésus dans le NT.

¹⁴ La précision *de Nazareth* dont l'orthographe change d'un codex à l'autre est manifestement un ajout, assez tardif pour ne pas avoir repris par Matthieu, mais assez précoce pour figurer dans le codex Sinaïticus. Le début du verset est de style lucanien. Dans le passage parallèle, Matthieu dit simplement *de Galilée*, et Luc *il arriva...*

va se jouer une partie de bras de fer entre l'héritage de Jean et celui de Jésus, ainsi qu'une grande concurrence entre leurs anciens partisans. L'évolution des textes, de Marc à Jean, témoigne de cette lutte d'influence. Les origines galiléennes de Jésus sont connues et poseront problème. Il en sera question de manière plus détaillée ultérieurement.

Un goût prononcé pour les miracles

De nombreux épisodes évoqués dans les évangiles semblent témoigner de l'appétence des habitants de la région pour les signes et autres manifestations annonciateurs d'un personnage exceptionnel. Est-ce la marque d'une époque ou seulement les caractéristiques d'une région ? Il est assez remarquable que Hérode Antipas lui-même ait pensé à un moment donné que Jésus était en réalité Jean Baptiste. Mc 6,16 : *Mais Hérode apprenant cela dit : ce Jean que j'ai fait décapiter, c'est lui qui est ressuscité.* Mais si les miracles impressionnent les uns, d'autres restent totalement froids : quand Jésus guérit spectaculairement un paralysé, le premier réflexe de ses détracteurs est de dénoncer qu'il l'ait fait pendant le sabbat. Le miracle n'efface pas l'interdit : comment y voir autre chose que la manifestation d'une concurrence théologique ? Quant à la résurrection spectaculaire de Lazare raconté par l'évangile de Jean, elle aurait pu impressionner davantage les autorités, tant juives que romaines, et peut-être aussi les trois autres évangélistes.

Sur un plan géographique, on sait que la région de la Samarie était particulièrement sensible à cette question des miracles. De nombreux magiciens sont sortis de Samarie, dont certains sont cités dans les textes canoniques ou apocryphes. La Palestine du premier siècle semble bien avoir été avide de miracles, de signes et de magiciens ; ne nous étonnons donc pas qu'ils aient été si nombreux.

Les attestations sérieuses

Enfin, comment ne pas réagir devant le peu de cas que fait l'Église des données les plus solidement attestées ? L'existence de frères et sœurs de Jésus est affirmée dans les quatre évangiles, les épîtres de Paul, les Actes des apôtres et même par Flavius Josèphe. Comment peut-on être fondé à balayer d'un revers de la main les critiques portant sur les faits impossibles relevant d'une attestation unique alors qu'on refuse d'admettre la réalité de frères et de sœurs qui font l'objet d'attestations multiples ? Du point de vue de la méthodologie historique, l'attitude de l'Église n'appuie pas vraiment ses prétentions à l'historicité du

personnage de Jésus, même si ses chercheurs et porte-paroles modernes ont trouvé une solution habile sous la forme d'éléments de langage, en mettant en avant le concept de « foi populaire » et en renvoyant les difficultés à la nécessité de respecter la Tradition.